

La chair et l'acier
L'invention de la guerre moderne 1914-1918
« De la baïonnette au char d'assaut »
de Michel GOYA.

L'étude de la guerre de 14-18 permet de mettre en relief le processus d'innovation.

En quatre ans, on a presque changé de siècle ; l'armée française s'est modernisée, adaptée aux nouveaux défis grâce à une forte innovation, à grands renforts d'imagination et de volonté. Aujourd'hui, l'un des deux grands commandements de l'OTAN est voué à la gestion de la transformation tactique.

La préparation :

Entre 1871 et 1914, il faut tirer les leçons de la défaite et imaginer une deuxième mi-temps différente de la première. La défaite est vécue comme un échec avant tout intellectuel. On veut rationaliser, et pourtant on aboutit en fin de compte à la théorie de l'attaque à outrance, en dédaignant les pertes, ce qui est plus mystique que rationnel... Il y a 43 ans de préparation, ce qui est trop pour être cohérent.

Le ministère de la guerre est purement civil et administratif, et il n'y a pas de tête unique à la tête de l'armée. On étudie pourtant concrètement les combats de 1870 à l'École Supérieure de Guerre, mais son autorité est purement et uniquement morale. Il y a aussi un obstacle provenant des mentalités : est considéré comme noble le duel et la charge héroïque à la baïonnette, et comme vil reculer et s'abriter ; et l'on croit la troupe dépourvue de noblesse. Deux écoles de recrutement des Officiers se distinguent : Polytechnique pour les armes techniques, et Saint-Cyr pour les armes de mêlée, mais sans lien ni même idée de coopération ou d'innovation. Les Polytechniciens optant pour les carrières civiles, se sont les Saint-Cyriens qui sont en poste dans l'armée. Les concours militaires sont purement intellectuels et ne tiennent pas compte du caractère et de l'aptitude au commandement ; après l'école et l'état-major vient le temps de commandement, bien trop tardif. La bonne école de formation semble être en troupe coloniale, où les campagnes lointaines ont lieu face à un ennemi inhabituel qui exige qu'on s'adapte à lui. Là, logistique et charisme de commandement sont une évidente nécessité. On doit cependant reconnaître que la mobilisation de 1914 sera bien organisée (contrairement à 1870), que l'emploi du chemin de fer s'impose. Clausewitz est traduit en 1887 ; il se base sur les campagnes napoléoniennes qui font ressortir le primat d'une bataille gigantesque décisive sur le cours de la guerre. On reste aussi persuadé que la victoire provient des forces morales plus que des forces matérielles.

La France prend comme modèle la Prusse, la guerre du Transvaal (Boers contre Britanniques, 1899-1901), et l'armée japonaise (guerre de Manchourie, 1905). On opte pour une stratégie offensive, faite d'assauts et de contre-assauts ; jamais de replis et de défense ou de guerre de siège. On pense que les armes modernes feront moins de morts, mais on ne prévoit pas l'allongement de la durée des combats. La psychologie en est à ses débuts, et on ne s'interdit pas l'endocinement. L'infanterie reste « la reine des batailles ».

Étonnamment, on expérimente beaucoup : les mitrailleuses en 1902, les téléphones de campagne en 1906, les dirigeables en 1907, les avions en 1910, la TSF en 1907, les convois logistiques motorisés. Mais malgré cela, les concepts nouveaux ne pénètrent pas dans les esprits : on pense le prochain conflit court, et soutenu par l'esprit de sacrifice, en méprisant les pertes humaines. Imitant la Prusse, on lance bien des grandes manœuvres d'entraînement, mais elles sont trop irréalistes pour être profitables. En 1886, paraît le fusil Lebel, modifié en 1893 : il est deux fois plus rapide que son prédécesseur (le fusil Gras), mais deux fois moins que son concurrent allemand (le Mauser 98). Il résulte de l'invention de la poudre B, sans fumée, sans résidus, et trois fois plus puissante que la poudre noire : la balle peut être plus légère, aller plus loin, et le fusil être plus léger

(même s'il demeure trop long pour être maniable). L'invention de la mélinite et des explosifs nitrés rend l'artillerie deux fois plus puissante. La Guerre des Boers montre qu'avec de telles armes, la zone de mort s'étend, et que le soldat doit donc progresser en rampant et être plus distant de ses camarades, donc plus autonome ; le terrain devient la première des protections, et l'uniforme doit être camouflé.

Mais la France préfère le commandement à la voix et la faible marge d'initiative : les soldats doivent donc être groupés. Pour les Allemands, il faut fixer (par le feu des mitrailleuses et des canons, et non par le choc des baïonnettes) et déborder sur les flancs ; les cadres d'ordres sont généraux, et l'initiative est bien considérée, comme adaptation au terrain et aux circonstances. La quête intellectuelle débute par des tâtonnements dans l'exploitation des défaites de 1870, puis d'une certitude tirée de notre puissance passée napoléonienne, suivie d'une déstabilisation face au spectacle des nouvelles guerres lointaines, et enfin une tentative de rétablissement d'un corps de doctrine unique, fiable, et cohérent.

Mais encore faudrait-il que ces doctrines pénètrent jusqu'au corps de troupe... Face aux théories militaires, il y a la pratique : les règlements restent lettre morte (la guerre peut-elle se prévoir en état-major ?) ; et le rôle social de l'officier prévaut sur son rôle tactique ; on joue au bridge et on fait de l'ordre serré... On craint les problèmes de ravitaillement en munitions, et donc on préfère le tir commandé au tir à volonté. La culture d'arme résiste aux nouveaux matériels et des nouvelles techniques.

L'épreuve du feu :

Les leçons du terrain feront comprendre que les Allemands ont raison : la baïonnette ne sert à rien, il faut fixer et contourner. Le front va ensuite se fixer. Mais on a bien vu en misant sur le moral des troupes. C'est néanmoins sur un autre atout humain qu'il faut miser : la capacité à changer !

Creuser une tranchée est un phénomène spontané engendré par la puissance de feu des mitrailleuses allemandes. Cela va cristalliser le front, et donc modifier le visage de la guerre. Les quatre premiers mois de campagne se sont soldés par le limogeage de 162 généraux de brigade... L'état-major change de tactique : tenir le terrain, s'y adapter et l'adapter ; faire donner l'artillerie plutôt que l'infanterie. L'artillerie légère a de bons moyens, mais refuse d'être statique et cachée, et affectionne le duel en tir de contre-batterie. L'artillerie lourde est très en retard sur l'Allemagne, parce qu'on ne pensait qu'en termes de guerre de mouvement ; pourtant, il lui reviendra désormais de préparer les assauts. L'articulation entre toutes les armes ne se fait pas. La cavalerie lourde est abandonnée au profit de la cavalerie légère (renseignement), mais on n'envisage pas de remplacer le cheval par le moteur ; elle reste donc inopérante. L'aviation existe, d'abord comme permettant de régler les tirs d'artillerie, puis d'effectuer des reconnaissances ; le conflit l'engagera aussi dans la chasse proprement dite (5 Octobre 1914) et dans le bombardement. Les Allemands possèdent davantage de Zeppelins.

C'est la pression du front qui amène les changements : on redécouvre les vieilles techniques du passé, on imite les alliés et même l'adversaire pourvu que ce soit efficace, enfin, on laisse libre cours à son génie imaginatif. La troupe produit les idées, et le Grand Quartier Général discerne, produit, et diffuse. Partout, il y a des « as » et des « hommes d'élite », qu'il faut écouter : parfois ils ont une trouvaille matérielle, parfois ils ont un tour de main à imiter. Les techniques doivent être relayées par les entrepreneurs. Il y a parfois aussi des interférences politiques : la mitrailleuse Hotchkiss, qui a fait ses preuves en Manchourie, est produite par une société privée ; l'Etat développe donc son propre modèle, la Saint-Etienne (1907, mais 1915 sur le front), qui est plus lourde, plus compliquée, et moins performante (elle chauffe et s'enraye), mais qui peut varier sa cadence de tir (sans que l'on sache bien à quoi cela sert...). On pense la mitrailleuse comme arme de défense (donc impopulaire) et on la craint grande consommatrice de munitions ; sur le terrain, elle prouvera le contraire en tous points. L'usage des gaz par les Allemands en 1915 ne trouvera sa

réponse qu'en 1918 chez les Français.

Mais le contexte est mûr pour l'innovation : une idée ne peut être entendue que si elle apporte des solutions inédites à des problèmes précis jusque là insolubles. Toute innovation commence lentement par des tâtonnements ; puis subit une réelle augmentation durant son emploi ; et enfin se stabilise en devenant déjà obsolète. La durée de vie d'une innovation peut s'accroître si l'on protège son secret, si elle représente une réelle avance, ou si son coût de production est faible. Une innovation tactique sur le terrain va plus vite à être exploitée (imitation) qu'une innovation technique (qui passe par l'industrie). Plus on a d'hommes à sacrifier, moins on a recours aux techniques, et inversement. Toute innovation sera en butte au scepticisme, aux rivalités mal placées, et aux préjugés indécrottables. Par exemple, la sacralisation de chaque arpent de terre française interdit d'utiliser le terrain en profondeur, et focalise sur le terrain à conquérir plus que sur l'armée ennemie à vaincre. La nature humaine résiste naturellement au changement. Tout changement réclame un apprentissage, un effort supplémentaire à fournir au-delà de la simple survie. La psychologie humaine a aussi une limite de résistance à l'innovation : le manque de repères engendre des troubles psychologiques. La guerre est un accélérateur, mais son temps est discontinu, dépendant des campagnes et des saisons. Il faut aussi que les pertes ne soient pas trop lourdes afin de permettre la transmission d'une mémoire tactique entre combattants.

Pétain a dû mener une croisade pour ses idées, prônant la défensive et l'emploi des chars et des techniques. Il réorganisera le GQG en 1917 : créant la Section Instruction pour servir de courroie de transmission, lui demandant de savoir expliquer ses directives avec psychologie, laissant la liberté de parole entre les officiers, et envoyant systématiquement les officiers d'état-major faire des séjours au front, enfin, il se déplace lui-même s'il le faut. Pétain crée des centres d'instruction pour la maîtrise des nouveaux matériels, mais aussi pour l'apprentissage du combat interarmes. Les Allemands, puis les Français vont créer une deuxième ligne de tranchée sur laquelle tenir, située en contre-pente (à couvert de l'artillerie) ; cela empêche l'action décisive et demande un ensemble de micro-victoires. La guerre devient donc méthodique et scientifique. On introduit la mitrailleuse (en attendant le fusil-mitrailleur), les grenades à main, on pense et construit les tranchées. En 1916, on reconnaît enfin qu'on ne lutte pas avec des hommes contre du matériel. Mais on n'utilise pas encore l'auto-mitrailleuse (reconnaissance). La topographie permet une préparation scientifique des tirs (et donc la surprise). Mais en 1918, l'artillerie devra redevenir mobile. L'aviation fait de grands progrès, mais ne sera pas vraiment utilisée pour l'appui au sol.

Au sol, c'est le vacarme : claquement des balles et sifflement des obus. La baïonnette est un mythe : soit l'on meurt avant d'avoir vu l'ennemi, soit l'on reflue, soit l'ennemi se rend ou s'enfuit. L'artillerie fait le plus gros du travail. Le courage est donc de supporter les tirs d'artillerie et de remonter le terrain contre les balles. La fantassin moderne se mesure à des choses plus qu'à des hommes. L'attente de l'assaut est ce qu'il y a de pire ; ensuite, l'adrénaline et le chaos font perdre le sens des réalités ; les « immortels » tracent la routes des « suiveurs » ; le feu provoque une insensibilité momentanée, et les sentiments ne reviendront qu'après la cohue, où l'on pleurera la perte des camarades. Le défenseur a une certaine supériorité psychologique, mais il peut craindre d'être pris dans une souricière. Le front demande une grande dépense d'énergie, physique et psychologique ; la fin du danger ouvre la porte au sommeil, au rire, au dégoût de tuer, bref, à la vulnérabilité. Le soldat devra recommencer l'exploit : il doit tenir. Le combat peut donner une exaltation de vivre, mais aussi une accoutumance à cet état. Ce n'est ni le patriotisme, ni la peur des sanctions, ni le désir des médailles qui motive le militaire, mais l'esprit de corps, la camaraderie bien palpable.

A en croire l'état-major allemand, c'est la présence des chars français qui a changé le cours de la guerre, traversant les lignes et se portant sur les arrières. Le char, qui a été pensé avant 1914, ne répondait pas à la vision mobile qu'on se faisait de la guerre, le char étant trop lent et pas assez endurant (la panne sèche le guette). Le char est dû au Général Estienne, polytechnicien et artilleur,

qui, après s'être intéressé aux avions pour le réglage des pièces d'artillerie, s'intéressera au char comme à un canon mobile blindé. Il présentera son projet en arguant au GQG du faible coût d'un échec éventuel. Il souligne qu'un projet existe déjà qui permet une production immédiate, et que si les chars ne conviennent pas, il pourront servir à tracter de l'artillerie. Il argue aussi de l'effet psychologique à en attendre, et du fait de ne pas laisser le progrès technologique aux Allemands.

Innovation militaire = problème tactique insoluble par les moyens connus + ressource existante et visible + coût d'un échec réduit + ambiance favorable + entrepreneurs capables de porter le projet. L'idée de char apparaît donc presque simultanément chez les Français et les Britanniques, tandis que les Allemands n'en ont pas besoin.

Le Général Estienne a pour devise : « réaliser, c'est se résigner délibérément à faire œuvre imparfaite ». Il préfère des prototypes améliorables mais vite exploitables que des produits finis mais déjà dépassés quand ils sont produits. La direction centrale de l'armement s'empare du projet, en écartant Estienne : elle veut des chars plus lourds, et ne pense pas à produire des pièces détachées. Le premier emploi des chars, dans l'offensive Nivelle, s'avère un échec (ils sont allés plus vite que l'infanterie, ont connu des pannes, on subi le feu de l'artillerie ; bilan, 70% de pertes) ; il faudra donc tout l'appui de Pétain pour poursuivre l'aventure. Le deuxième engagement des chars sera plus heureux, en les dispersant davantage et en les faisant suivre par des troupes d'infanterie formées à cela. Puis les chars sont essayés en défensive. Des chars plus lourds ou plus légers viendront ensuite (FT17 Renault). Ils seront utilisés soit dispersés comme soutien, soit groupés comme fer de lance en terrain plat. La TSF embarquée dans les chars balise le chemin de l'avenir, même si leur faible rayon d'action reste leur faiblesse majeure. Mais au lendemain de la guerre, développer les chars ne paraît pas une priorité, et leur doctrine d'emploi ne sera pas déterminée.

Bilan :

La victoire de la France a été le fruit d'une mutation prodigieuse, mais ces changements ne sont pas venus d'en haut. Les changements résultent de nombreuses initiatives de terrain, tant techniques que tactiques. Le commandement ayant pour tâche d'harmoniser et de diffuser les innovations. Pétain est l'incarnation de la réflexion théorique à visée pratique. La motorisation a été un des éléments clés, avec l'augmentation de la puissance de feu, et l'amélioration des transmissions. Beaucoup de choses ont évolué, mais doivent encore être améliorées, mettant à profit le temps de paix pour consolider les acquis.

Parmi les défis figurent les convois d'approvisionnement et le transport rapide des hommes et du matériel (à l'exemple de la Voie Sacrée, mais qui doit aussi fonctionner latéralement le long du front et pas seulement en profondeur avec l'arrière). Les transmissions sans fil sont aussi l'avenir, mais il faut organiser la bande passante. L'infanterie doit adopter des groupes de combats plus petits et plus autonomes, le commandement passant du Capitaine au Sergent ; les armements en son sein doivent être diversifiés et complémentaires. Le style de commandement interarmes, synchronisant les moyens, doit devenir un réflexe.

Mais dès 1920, on retrouve le manque de budgets alloués à l'instruction, la perte d'une doctrine cohérente d'ensemble à visée pratique. De leur côté, les Allemands tirent la leçon de la combinaison infanterie-chars-aviation, qu'il nous resserviront, avec des capacités accrues, dans les combats de 1940...